

Un prêtre du malentendu par Alain Bosquet

Le 5^e prix « Combat » 1964 a été décerné hier au restaurant de « La Régence » à Boris Schreiber, pour « Rencontre des Absents », publié aux Editions Calmann-Lévy, au huitième tour de scrutin, par cinq voix contre trois à Dominique de Roux pour son roman *L'Hamonika-Zug*.

Au cours des scrutins précédents, des voix s'étaient portées sur Marthe de Fels, Georges Limbour et Didier Coste.



En outre, le jury a été unanime à souligner la qualité de la monographie de Marthe de Fels : *Olivier de Serres*.

Rappelons que le jury du Prix « Combat » est composé de : Pierre de Boisdeffre, Alain Bosquet, Michel Butor, Henry Chapier, Max-Pol Fouchet, François Nourissier, Robert Sabatier, Philippe Sénart, Henry Thomas et Philippe Tesson.

Dans sa génération, les écrivains de quarante ans, Boris Schreiber tient une place à part, qu'il ne doit à personne. Il est certain que d'aucuns se laissent aller au vertige léger de l'écriture, quittes à suivre ce que la plume leur dicte d'aberrant ou de simplement délicieux ; d'autres, en revanche, contribuent à aggraver encore la confusion qu'ils sentent au fond d'eux-mêmes, persuadés de ne pouvoir suivre une maîtrise classique ni une idée linéaire. Le propre de Boris Schreiber, est de vivre, dans le sens le plus riche et le plus tendu, plusieurs dualités à la fois, et de reconnaître à la littérature tout aussi bien un besoin d'élucidation

qu'un besoin de perception confondante. En cela, il est l'héritier de la Bible, de Dostoïevski et de Kafka mais, ce qui fait son mérite insigne, c'est qu'il possède une manière particulière de dominer ce qui n'est point dominant.

Dans « Le Droit d'asile » (1957), il posait le problème, pour un homme affecté par les horreurs de la guerre, de survivre. Comment est-il possible d'être soi-même et de mériter la durée ? Se venger des crimes dont on a été la proie serait une solution trop facile et trop basement morale. Il s'agit, dans l'esprit de Boris Schreiber, de conquérir de haute lutte, une façon de lâcheté universelle : accepter le mimétisme de l'événement pour échapper à l'événement et mériter – pour personne, sauf soi-même – une mort parfaite, une mort sans compromis, une mort à l'abri des autres.

Dans « Les Heures qui restent » (1958), le problème est plus complexe encore : un écrivain se dissocie du livre capital qu'il a écrit afin de ne pas être comptable de ce qu'il a pu penser ou créer. Or, il ne doit pas être possible, pour un créateur, de se détourner ainsi de ce qui lui est cher. L'œuvre

se retournera contre l'auteur, non point dans une suite normale de causes à effets, mais pour exacerber le malentendu de la création.

En fin de compte, c'est un peu de l'homme qui passera dans le livre ; avant même que le livre ne vienne justifier son auteur, on pourra se pencher sans fin sur les liens, tantôt réels, tantôt pathologiques, tantôt oniriques, entre la chose créée et celui qui, plus ou moins, en est le responsable.

Dans son œuvre la plus accomplie – et la plus tendre, ce qui ne gêne rien – « La rencontre des absents », publiée cette année, Boris Schreiber, pose le postulat d'un autre malentendu : celui de la présence de plusieurs absences contradictoires. C'est par la fable et le mensonge que vit et que se hausse à son propre niveau l'être rudimentaire. S'il ne se mentait pas, s'il était trop conscient de soi et d'autrui, le héros du livre, Jojo – vous et moi – ne serait qu'un pauvre hère à la merci des soubresauts du hasard. Le fait qu'il se manufacture de toutes pièces une sorte de répondant ou de double, lui permet de n'être pas lui-même et de se projeter dans le passé comme dans l'avenir d'un mythe individuel. L'éternité, quelque précaire qu'elle soit, est garante de ce genre de folies douces. Il faut être un autre, il faut inventer des tiers, il faut s'aliéner. Il faut accepter l'aliénation et la rejeter tour à tour.

Naguère, ce malentendu fébrile de l'homme face à sa condition rêveuse, faisait uniquement des victimes. La nouveauté de Boris Schreiber n'est pas dans la résignation proprement dite : elle est dans la nécessité d'accepter le malentendu, de le multiplier, et d'en faire une loi inexorable. C'est comme si nous n'étions nous-mêmes que passés aux trois quarts dans nos mythes à usage étriqué. Que les autres partagent ces mythes, tant mieux ! Que les autres refusent ces mythes, mais en soient blessés, voilà qui est plus méritoire encore. De me déchirer par multiplication d'un mot improbable, voilà qui me rend digne d'un univers où l'incompréhension est loi divine. C'est à cette suprême cruauté que tend l'œuvre d'art chez Boris Schreiber. Il en est comptable, avec toute la douceur et la sérénité qu'on peut trouver chez un prêtre du malentendu : une éthique d'équilibre et de frissons.